

La langue romane commune: latin vulgaire ou latin classique?

PAR

WITOLD MAŃCZAK

Cette question peut paraître paradoxale sinon absurde, puisque depuis le temps de Frédéric Diez¹ on enseigne que les langues romanes proviennent du latin vulgaire, et non pas du latin classique. Cette opinion est même antérieure à la naissance de la grammaire comparée des langues romanes, comme en témoigne, entre autres, l'affirmation de P.-N. Bonamy², érudit du XVIII^e siècle: «C'est du langage vulgaire des provinces que se sont formées les langues Française, Espagnole et Italienne, et non pas du Latin que nous lisons dans les ouvrages des bons auteurs.» Quant à l'italien, dès le XV^e siècle on le faisait remonter au latin vulgaire.

Ce qui nous a encouragé à poser la question qui constitue le titre du présent article, est le fait que la notion de «latin vulgaire» est des plus controversées. On sait qu'au XIX^e siècle une divergence profonde opposait, sur ce point, les opinions de Schuchardt et de Meyer-Lübke. Après, la situation n'a point changé, puisque L. F. Sas³ a pu compter, jusqu'en 1937, environ dix-neuf termes souvent définis différemment pour désigner le latin non classique employé entre 200 avant notre ère et 800 de notre ère. En ce qui concerne la période d'après-guerre, rien n'indique que les chercheurs, romanistes et latinistes, aient eu envie de se mettre d'accord sur la notion en question. Voici quelques opinions prises au hasard qui en témoignent.

Tandis que C. Battisti⁴ estime que

«con «latino volgare» s'intende l'ultimo stadio unitario del latino parlato durante la crisi evolutiva che portò al passaggio al neolatino delle lingue romanze»,

1: F. Diez, *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn, 1836, p. 3 suiv.

2: P.-N. Bonamy, *Sur l'introduction de la Langue Latine dans les Gaules, sous la domination des Romains*, Mémoires de littérature, tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, XXIV, 1756, p. 597.

3: L. F. Sas, *The Noun Declension System in Merovingian Latin*, Paris, 1937, p. 9 et 491.

4: C. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Bari, 1949, p. 23.

E. Coseriu⁵ considère que la linguistique romane

«se ha aclarado, sobre todo en los últimos decenios, con el abandono del latín vulgar como lengua unitaria y homogénea y su sustitución por el concepto de una unidad latina relativa y que sólo sirve como base metodológica».

D'après G. Rohlfs⁶,

«der Ausdruck 'Vulgärlatein' ist ein seit Jahrzehnten eingebürgerter bequemer Generalausdruck, der in Wirklichkeit eine Vielheit von sprachlichen Verhältnissen und Entwicklungen in sich schließt. Er umfaßt eine ganze Skala von Sprachformen, die von der ungezwungenen Alltagssprache der Gebildeten über die Umgangssprache der niederen Kreise bis zu dem Regionallatein ging, das in gewissen Provinzen... zweifellos schon früh in Aussprache und Wortschatz mancherlei selbständige, z.T. ethnisch bedingte Merkmale angenommen hatte. Diese Sprache konnte landschaftlich oder in gewissen sozialen Milieus ebenso verschieden sein wie in den schriftlichen Denkmälern literarischer oder inschriftlicher Natur, wo der Grad der 'vulgaritas' durch vielerlei Umstände bedingt war. Dennoch gab es gewisse Erscheinungen, die der gesprochenen Alltagssprache (*sermo quotidianus*) schon früh und allgemein angehört haben dürften.»

Par contre, G. B. Pighi⁷ est convaincu que

«le «latin vulgaire», dans son acception romantique, n'a jamais existé; le terme de «latin vulgaire»... indique d'une façon tout de même impropre et équivoque une abstraction antiméthodique et antihistorique».

Alors que J. Herman⁸ affirme que

«la grammaire comparée des langues romanes... découvrit... d'une façon irréfutable que l'état de langue qui peut être considéré comme la source commune des langues romanes est – tout en étant du latin – sensiblement différent du latin dit classique, tel qu'il se reflète dans les œuvres d'un Cicéron ou d'un Virgile».

J. B. Hofmann⁹ renonce à s'occuper du «Phantom des Vulgärlateins», considérant que ce terme

«weder zeitlich noch örtlich einen einheitlichen Begriff vorstellt».

5: E. Coseriu, *El llamado «latin vulgar» y las primeras diferenciaciones romances*, Montevideo, 1954, p. 150.

6: G. Rohlfs, *Vom Vulgärlatein zum Altfranzösischen*, Tübingen, 1960, p. 23.

7: G. B. Pighi, *Les formes du latin dit «vulgaire»*, Actes du I^{er} Congrès de la Fédération Internationale des Associations d'Études Classiques, Paris, 1951, p. 206.

8: J. Herman, *Le latin vulgaire*, Paris, 1967, p. 9.

9: J. B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache*, 3^e éd., Heidelberg, 1951, p. VIII.

Et ainsi de suite¹⁰. Enfin, la question se complique encore davantage par le fait que certains linguistes, dont R. A. Hall¹¹ et E. Pulgram¹², croient que les langues romanes proviennent d'une langue romane commune qui diffère à la fois du latin classique et du latin vulgaire. Cette langue commune devait avoir neuf voyelles, deux genres, cinq cas, etc. Chose curieuse, ces linguistes, tout en faisant remonter les langues romanes à cette langue, soutiennent qu'elle n'a jamais existé¹³. Voilà où l'on en est après des siècles de débats puisque, déjà au XVI^e siècle, Bembo combattait l'opinion selon laquelle l'italien était une continuation du latin vulgaire¹⁴.

Comme romanistes et latinistes n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur le problème de la langue romane commune, il nous semble avantageux d'étudier ce problème dans une perspective un peu plus vaste, de l'examiner, pour ainsi dire, du dehors. Nous croyons qu'un coup d'œil sur une autre branche de la famille linguistique indo-européenne, à savoir les langues slaves, pourrait être utile. Or, tous les slavistes sont d'accord pour dire que le vieux slave d'église, attesté dans des monuments remontant au IX^e siècle, était très proche du slave commun. Pourtant, aucun slaviste ne fait remonter les langues slaves au vieux slave. Ce qui mérite de retenir particulièrement notre attention, ce sont les arguments invoqués en faveur de cette opinion unanime. On ne parle jamais de différences lexicales, bien que, à ne considérer les langues slaves que sous leur aspect médiéval, il existe des milliers de mots qui ne se retrouvent pas dans les monuments du vieux slave d'église, dont le vocabulaire était très restreint. On ne parle jamais de différences syntaxiques, bien que certaines constructions propres au vieux slave ne se retrouvent pas dans les autres langues slaves, et inversement. On ne parle jamais de différences relatives à la formation des mots, bien que certains affixes caractéristiques du vieux slave ne le soient pas pour toutes les langues slaves. Les seuls arguments qu'on invoque comme preuves de ce que les langues slaves ne proviennent pas de la plus ancienne langue slave attestée sont de nature phonétique et flexionnelle. Voici quelques exemples.

10: Pour plus de témoignages de ce genre, v. G. Reichenkron, *Historische Latein-Altromanische Grammatik*, I, Wiesbaden, 1965, p. 5 suiv.

11: R. A. Hall, Jr., *The Reconstruction of Proto-Romance*, *Language*, 26, 1950, p. 6-27.

12: E. Pulgram, *Proto-Languages as Proto-Diasystems: Proto-Romance*, *Word*, 20, 1964, p. 373-383.

13: E. Pulgram, *l. c.*, p. 379: «our reconstruction of the proto-vowels proves nothing concerning the existence of a single, unique dialect»; «these proto-phonemes are not localized in time and space».

14: M. Raynouard, *Grammaire Comparée des langues romanes de l'Europe latine*, Paris, 1821, p. XLIX.

Au mot v. slave *mežda* correspondent en bulgare *mežda*, en serbo-croate *meda*, en slovène *meja*, en slovaque *medza*, en tchèque *meze*, en haut-sorabe *mjeza*, en bas-sorabe *mjaza*, en polonais *miedza*, en russe, biélorusse et ukrainien *meža*. En tenant compte des tendances générales du développement phonétique ainsi que des données des autres langues indo-européennes, dont lat. *media*, il est impossible de considérer le v. slave *žd* comme antérieur par rapport à *d*, *j*, *dz*, *z* et *ž*, qu'on trouve dans les autres langues slaves, et l'on reconstitue un slave commun **dj*, auquel il est facile de faire remonter tous les phonèmes ou groupes de phonèmes mentionnés ci-dessus.

Il en est de même pour le groupe v. slave *št*, cf. bulg. *svešt*, s.-cr. *svijeća*, slovène *sveča*, slovaque *svieca*, tchèque *svíce*, haut- et bas-sor. *swěca*, pol. *świeca*, russe et biélorusse *sveča*, ukr. *sviča*. Pour des raisons indiquées ci-dessus, il est impossible de considérer le v. slave *št* comme ancêtre de *č*, *č*, *c* connus dans les autres langues slaves, et l'on reconstitue un slave commun **tj*.

En procédant d'une manière semblable, on admet qu'en slave commun il existait trois vélaires (**k*, **g*, **ch*), qui ont subi trois palatalisations. S'il a été nécessaire d'admettre l'existence de **ch* en slave commun, c'est que, comme résultat des 2^e et 3^e palatalisations, certaines langues (y compris le v. slave) présentent *s*, tandis que les autres présentent *š*, et rien n'indique que *s* soit plus ancien que *š* ou vice versa.

Au mot v. slave *gradъ* correspondent: bulg., s.-cr., slovène *grad*, tchèque *hrad*, haut-sor. *hród*, bas-sor. *grad*, pol. *gród*, kachoube *gard*, polabe *gord*, russe *gorod*, ukr. *horod*. Pour des raisons déjà mentionnées, on reconstitue, pour la position interconsonantique, un groupe slave commun **or*, d'où proviennent les groupes attestés *or*, *ar*, *oro*, *ro*, *ra*, etc.

Le mot v. slave *mlěko* a pour pendants bulg., slovène, polonais *mleko*, s.-cr. *mlijeko*, slovaque *mlieko*, tchèque *mlěko*, haut- et bas-sor. *mloko*, russe, biélorusse et ukr. *moloko*. Une fois de plus, on reconstitue, pour le slave commun, un groupe interconsonantique **el*, qui diffère du groupe *lě*, connu du v. slave.

Il en est de même pour la flexion. Il existe des désinences v. slaves qui ne peuvent pas remonter à l'époque du slave commun. Il est sûr que la désinence v. russe de la 3^e personne *-tb* est plus ancienne que la désinence v. slave *-tb*. Il en est de même des désinences de la 1^{re} pers.plur. *-me*, *-mo*, qu'on trouve, entre autres, en tchèque et en slovène, par rapport à la désinence v. slave *-mъ*. La désinence du dat.plur. *-mo*, attestée sporadiquement dans quelques monuments v. russes, est, elle aussi, plus ancienne que la désinence v. slave du dat. plur. *-mъ*. Il en est de même pour le nom.plur.

du type v. russe *dušě* et v. slave *dušę*. La déclinaison composée des adjectifs varie d'une langue à l'autre, et le seul moyen de la ramener à un dénominateur commun consiste à postuler des formes du slave commun du type dat. plur. **bosomъ-jimъ*, loc. plur. **bosěchъ-jichъ*, etc., sensiblement différentes de celles qui sont attestées en v. slave (*bosyimъ* et *bosyichъ*).

Somme toute, il faut constater que 1° les slavistes sont d'accord pour dire que les langues slaves proviennent non pas du vieux slave, mais du slave commun, qu'on reconstitue par la méthode comparative; 2° cette opinion unanime s'appuie uniquement sur des faits phonétiques et flexionnels.

Une telle manière de procéder peut-elle paraître étrange aux romanistes? Absolument pas. Ils sont unanimes 1° pour constater que le français littéraire d'aujourd'hui provient de l'ancien dialecte de l'Ile-de-France; 2° pour appuyer cette opinion uniquement sur des faits phonétiques et flexionnels. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter un chapitre là-dessus dans Brunot¹⁵. Si personne n'ose prétendre que la langue littéraire moderne provient, par exemple, du wallon, c'est que le wallon présentait le passage de *bl* à *vl* > *ul* (*faule* en regard de *fable*), le développement de *i*, *ē* tonique libre devant nasale à *oi* (*poine* en face de *peine*), le passage de *a* tonique libre à *ei* (*veriteit* en regard de *vérité*), etc.; en outre, le wallon se caractérisait par la désinence de la 3^e pers. plur. du parfait *-arent* (*donarent* en face de *donnèrent*), la désinence de la 1^{re} pers. plur. du présent *-omes* (et non pas *-ons*), etc. Si tout le monde est convaincu que le français est né à Paris et dans la région avoisinante, c'est que personne ne s'inquiète des nombreuses différences entre le francien et le français en ce qui concerne le vocabulaire, la syntaxe et la formation des mots; personne ne considère non plus comme un contre-argument le fait qu'en français, à côté de la majorité de vieux mots d'origine francienne, il y en ait qui proviennent d'autres dialectes, cf. *tôle* (en face de *table*) ou *foin* (en regard de *peine*).

Si nous revenons maintenant au problème de savoir si les langues romanes proviennent du latin vulgaire ou du latin classique, il faut commencer par constater que la première erreur commise par tous ceux qui se sont penchés sur ce problème, consiste à prendre en considération le vocabulaire, la syntaxe et la formation des mots. En réalité, il convient de tenir compte uniquement de la phonétique et de la flexion, qui constituent le noyau de toute langue. Examinons donc les faits phonétiques qui distinguent le latin

15: F. Brunot, *Histoire de la langue française*, I, nouv. éd., Paris, 1966, p. 309 suiv.

vulgaire du latin classique. D'après un récent manuel de latin vulgaire¹⁶, ce sont les suivants (dans beaucoup de cas, nous tenons à ajouter un commentaire):

- 1) Passage des dix voyelles latines à *i, e, ε, a, o, ρ, u*, qui n'est valable que pour une partie de la Romania.
- 2) Tendance à abrèger la voyelle tonique des mots du type *frigidus, lūridus*, qui n'est pas générale, cf. *froid*, mais esp. *frio*.
- 3) Tendance à reporter l'accent sur le radical des verbes composés: *calefacis, patefacis*. (En réalité, c'est un changement analogique, et non pas phonétique.)
- 4) Déplacements d'accent dans des mots d'origine grecque dont témoigne la comparaison de fr. *beurre* avec it. *butirro* (*burro* est emprunté au français); il en est de même pour a. fr. *enque* et it. *inchiostro*.
- 5) Déplacement de l'accent dans les proparoxytons où la voyelle tonique est suivie de l'occlusive + *r*.
- 6) Déplacement de l'accent dans les proparoxytons où *i, e* est immédiatement suivi d'une voyelle.
- 7) Déplacement de l'accent du préfixe d'un verbe composé sur le radical. L'auteur le range parmi les changements phonétiques, tout en se rendant compte du fait que ce phénomène est dû à «l'analogie du verbe simple».
- 8) «Les noms de dizaines semblent reporter l'accent sur la syllabe initiale sous l'effet d'une intensité initiale expressive: *vigintī* contracté en *vinti, trīgintā* en *trienta*, etc.» La règle est infirmée par it. *venti, trenta* (où *é* peut provenir de *i*, et non pas de *ī*), *quaranta, cinquanta, sessanta, settanta, ottanta, novanta* (où la voyelle initiale est atone).
- 9) Flottement entre *-ar-* et *-er-* en position atone. Il y a pourtant bien des cas où le vieil état de choses a persisté, cf. *servire* > *servir*.
- 10) Passage de *ja-* à *je-*: it. *gennaio*. Il est impossible quand même de se passer de la vieille forme *Jānuārius* pour expliquer fr. *janvier*.
- 11) Action fermante de *n* + consonne. Pourtant les formes du type it. *vendere* s'expliquent par le classique *vēndere*, et non pas par *vindere*, attesté à la basse époque.
- 12) Tendance à affaiblir, à l'initiale protonique, *e* en *i* et *o* en *u*. C'est une tendance très restreinte, cf. esp. *señor* ou *molino*.
- 13) Changement de *i* en *ū*: *pēdiculus* > *peduclus* > it. *pidocchio*.
- 14) Monophthongaison de *ae* et *oe*, évolution non homogène, cf. *saepem* «haie» > it. *siepe*, mais a. fr. *soif*.
- 15) Monophthongaison de *au*, qui, dans une partie de la Romania, est «tardive et, dans chaque langue, indépendante».
- 16) Dissimilation de *au* devant *u*: *Augustum* > it. *agosto*.
- 17) Naissance d'une diphtongue secondaire *au*, due à la disparition d'une consonne labiale. C'est un changement irrégulier, comme en témoigne *parabola*

16: V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*, nouv. éd., Paris, 1967.

- > **paraula* > fr. *parole* en face de *tabula* > *table*, ou bien *cantāvīt* > *cantant* > it. *cantò*, en regard de fr. *chanta*.
- 18) Syncope, qui « n'est pas un développement qui se produise avec la régularité d'une loi phonétique ».
 - 19) Changements du type *vetulus* > *veclus*.
 - 20) Changement de *e* à *i* devant une voyelle plus ouverte.
 - 21) Changement parallèle de *u, o* devant voyelle, cf. *Jānuārium* > *janvier*, *coagulāre* > *cailler*.
 - 22) Disparition, en position posttonique, de *u* devant *u, o*: *mortuus* > *mortus*.
 - 23) Fermeture, en position tonique, de *i, e* et *u* devant voyelle: it. *via, mia, due* (en face de fr. *voie*, a. fr. *meie*, fr. *deux*).
 - 24) Apparition d'une voyelle prothétique devant *s* + consonne.
 - 25) Naissance de formes du type *Spania* < *Hispānia, strumentum* < *instrūmentum*.
 - 26) Confusion de *b* et *v*, par ex. *baliat* pour *valeat* (ce qui n'est pas un phénomène général, cf. fr. *vivre* < *vivere*, mais *boire* < *bibere*).
 - 27) Perte de l'appendice labiale dans la labiovélaire sourde devant *o, u*.
 - 28) Réduction de *qu* devant les voyelles autres que *o, u*, mais cette réduction n'est pas générale: *quī* > *chi*, *quid* > *che*, mais *quercea* > *quercia*, *quīndecim* > *quīndici*. (Il est possible que le premier développement soit dû à la fréquence.)
 - 29) Dissimilation de *quīnque* en *cīnque*.
 - 30) Passage de *j* à *dj*.
 - 31) Confusion de *j, dj* et *gj*. Font exception le roumain, le rhétique et des parlers de l'Italie septentrionale.
 - 32) L'assibilation et la confusion de *tj* et *kj*. Le phénomène n'est pas général, cf. *platea* > it. *piazza*, mais **facia* > *faccia*.
 - 33) Palatalisation de *c* devant voyelle antérieure. Font exception le sarde et le dalmate (devant *i*).
 - 34) Amuïssement de *h*.
 - 35) Sonorisation des occlusives sourdes intervocaliques, restreinte à une partie de la Romania.
 - 36) Spirantisation des occlusives sonores intervocaliques, restreinte elle aussi.
 - 37) Simplification des géminées (fait exception l'italien).
 - 38) Gémination expressive: *tōtus* > *tōttus*, pourtant l'esp. et port. *todo* provient de *tōtum*.
 - 39) Réduction de *net* à *nt*: *sanctus* > *santus*. Pourtant les mots français comme *saint* ne peuvent provenir que de *sanctum*.
 - 40) Chute de *r* devant *s*: *sūsum* > *sūsum*. (Mais ce n'est pas une règle puisque dans la plupart des cas, *r* se maintient devant *s*, cf. *ours, cours, vers*.)
 - 41) Vocalisation de *l* devant consonne, restreinte à une partie de la Romania.
 - 42) Passage de *mn* à *nn*: *alumnus* > *alunus*. Changement également restreint, cf. *somnum* > fr. *somme*.
 - 43) Amuïssement de *n* devant *s*.
 - 44) Passage de *pt* à *tt*, sauf en roumain et en provençal.
 - 45) Passage de *ps* à *ss*, sauf en provençal.
 - 46) Changement de *ct* en *tt* et de *x* en *ss* (très restreint).
 - 47) Passage de *gm* à *um*: *sagma* > *sauma*.

- 48) Substitution de *cl* à *tl*, né à la suite d'une syncope: *vetulus* > *veclus*.
- 49) Changement de *sl* en *scl*: *pessulus* > **pesclus* > it. dial. *peschio*.
- 50) Chute de *m* final dans les polysyllabes.
- 51) Chute de *n* final dans les polysyllabes. Ce changement n'est pas général, cf. *nōmen* > esp. *nombre*, sarde *nomen*, *nomene*.
- 52) Chute de *s* final, restreinte elle aussi.
- 53) Disparition de *t* final (qui persiste pourtant jusqu'à nos jours dans fr. *est-il*).
- 54) Apparition d'une voyelle paragogique après les liquides finales: *cor* > it. *cuore*.
- 55) Dissimilations, par ex. *proprius* > *propius*.
- 56) Insertion d'une liquide adventice: *ballista* > *ballistra*.
- 57) Métathèses, par ex. *palūdem* > *padūlem*.

Et voici une liste de différences flexionnelles enregistrées dans le manuel en question:

- 1) Passage du neutre au masculin. Pourtant certains neutres subsistent même en ancien français: *il est écrit*.
- 2) Passage de certains neutres plur. au féminin sing.
- 3) Passage des neutres d'origine grecque en *-ma* au féminin.
- 4) Formation du pluriel collectif en *-a* et en *-ora*: it. *i muri* – *le mura*, a. it. *luogora*.
- 5) Passage des noms d'arbres en *-us*, *-ī* au masculin.
- 6) Passage sporadique de noms abstraits en *-or* au féminin.
- 7) Changements de déclinaison du type *socrus* remplacé par *socra*.
- 8) Passage de thèmes en *-ē* aux thèmes en *-ā*: *effigiēs* > *effigia*. Pourtant certaines formes se sont maintenues: *rem* > *rien*, *fidem* > *foi*, *diem* > a. fr. *di*.
- 9) Passage de thèmes en *-u* aux thèmes en *-o*. Quelques traces de vieilles formes subsistent cependant: a. it. *le mano* < *illae manūs*.
- 10) Passage de thèmes imparisyllabiques aux thèmes parisyllabiques: *mentis* pour *mēns*.
- 11) Passage de thèmes consonantiques à la 2^e déclinaison: *ossum* pour *os*.
- 12) Passage de thèmes consonantiques à la 1^{re} déclinaison: **tempesta* pour *tempesta*.
- 13) Passage de thèmes en *-ī* à la 2^e ou à la 1^{re} déclinaison: *trīstus*, *trīsta* pour *trīstis*.
- 14) Formation du nom.plur. en *-ās* au lieu de *-ae*.
- 15) Naissance de la déclinaison en *-a*, *-ānis*, analogique avec celle en *-ō*, *-ōnis*.
- 16) Naissance de formes du type *socerus* pour *socer*.
- 17) Confusion du vocatif avec le nominatif. Pourtant le vocatif (du type *doamne*) se maintient en roumain.
- 18) Réduction de la déclinaison.
- 19) Disparition des formes synthétiques du comparatif et du superlatif.
- 20) Formation du numéral *duī*.
- 21) Disparition de *duodēvigintī* et *ūndēvigintī*.
- 22) Anomalies de prononciation dans les noms de dizaines: *sexāgintū* > *se-*

xanta. (En réalité, ce sont là des changements phonétiques, et non pas morphologiques).

- 23) La substitution de *hic* et *ille* à *is*, qui ne s'est conservé que dans *it. desso* < *id ipsum*.
- 24) Remplacement de *hic* par *iste*.
- 25) Substitution de *illōrum* à *suus*, qui n'est pourtant pas générale.
- 26) Renforcement de *ille* et *iste* par *ecce*.
- 27) Substitution de *ipsimus* à *ipse*.
- 28) Perte de certaines formes casuelles de pronoms, qui n'est quand même pas générale. Par exemple, le dat. *nōbīs, vōbīs* s'est maintenu en sarde et en roumain.
- 29) Réduction de *ego* à *eo*.
- 30) Emploi du pronom réfléchi dans les constructions du type *fugere sibi*.
- 31) Emploi de *unde* comme pronom relatif.
- 32) Remplacement du passif par la construction *sē* + verbe.
- 33) Élimination des verbes déponents.
- 34) Disparition du passif.
- 35) Naissance de la construction du type *habeō scriptum*.
- 36) Naissance du plus-que-parfait et du futur périphrastiques.
- 37) Changement de sens du plus-que-parfait du subjonctif.
- 38) Disparition du futur de l'impératif.
- 39) Substitution du présent de l'indicatif à l'impératif. Ce phénomène n'est pas général, cf. *chante* < *cantā*.
- 40) Substitution de la construction *nōn* + infinitif ou subjonctif à la construction *nōli* + infinitif.
- 41) Passage de verbes de la 2^e conjugaison et de verbes en *-iō* de la 3^e à la 4^e conjugaison.
- 42) Passage de verbes de la 3^e à la 2^e conjugaison et vice versa.
- 43) Régularisation de *posse, velle, offerre et sufferre*.
- 44) Réfection de verbes d'après la conjugaison inchoative.
- 45) Changements dans *esse*.
- 46) Changements dans les désinences de l'imparfait.
- 47) Changements dans les désinences du parfait.
- 48) Changements dans les autres temps formés à partir du radical du parfait.
- 49) Changements dans le participe passé.

Il y a deux choses qui frappent dans ce relevé:

1° tous ces traits phonétiques et flexionnels qui distinguent le latin vulgaire du latin classique témoignent de ce que le latin classique représente un état de langue plus ancien que le latin vulgaire; même si un trait est attesté dans Plaute ou Térence, comme *domnus, domna*, l'essentiel est l'innovation par rapport aux formes du latin classique;

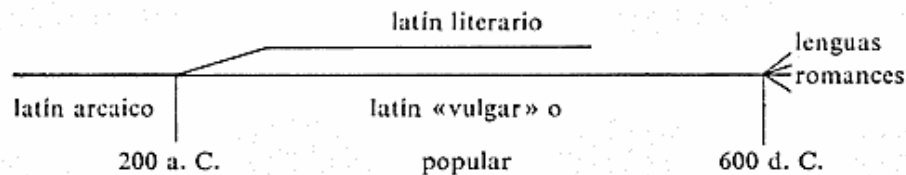
2° parmi les innovations phonétiques et flexionnelles qui distinguent le latin vulgaire du latin classique, il y en a très peu qui s'appliquent à toute la Romania, telle la disparition de *h* ou la chute de *n* devant *s*, tandis que la grande majorité est géographiquement restreinte.

La situation étant telle, on complique inutilement les choses en indiquant **populu*, **patre* comme étymons de *père*, *peuple*, ou bien en affirmant que l'esp. *lobo* vient de **lopo*, tandis que le roum. *lup* provient de **lupu*. Il est beaucoup plus simple de dire que les mots en question sont des continuations des formes classiques et attestées *populum*, *patrem*, *lupum*.

Beaucoup de romanistes sont convaincus qu'il faut faire remonter les langues romanes au latin vulgaire parce que, comme le dit W. Bal¹⁷,

«il serait faux . . . de considérer le latin vulgaire comme une couche linguistique plus récente et décadente, c'est-à-dire comme formé exclusivement d'innovations postérieures à la fixation de la langue classique, innovations survenues par exemple au III^e siècle après J.-C. . . . Bien sûr, les vulgarismes se manifestent surtout à partir du III^e siècle après J.-C., mais beaucoup d'entre eux avaient en latin une grande ancienneté; certains remontaient même à la période archaïque.»

La même opinion est partagée, entre autres, par E. Coseriu¹⁸, qui considère comme «bastante acceptable» le schéma suivant de Grandgent :



En ce qui concerne les faits concrets mentionnés à l'appui de cette thèse, on peut citer l'avis suivant de R. A. Hall¹⁹:

«Romance shows a use of the relative *kūju* 'whose' as an adjective which was not accepted as a normal feature of Classical Latin, where *cuius* was an invariable; and we have to go back to Plautine Latin to find *cuius -d -um* normally inflected as an adjective. Clearly Romance is here continuing an old Latin feature which was lost in Classical Latin. Similarly, Classical Latin gave to the word *bāro barōne* 'strong man', which in Romance has meliorative meaning, a pejorative turn in the sense of 'lout, oaf', which has continued only in the Italian words *bāro* and *barōne* 'knave, rascal'; Classical Latin *barōn-* cannot be considered as the direct ancestor of the Romance words built on this stem and meaning 'man, husband, nobleman'. From these and similar instances, we must conclude that Classical Latin and Proto-Romance were not 'mother' and 'daughter', but rather 'sister' languages.»

17: W. Bal, *Introduction aux études de linguistique romane*, Paris, 1966, p. 169.

18: E. Coseriu, *o. c.*, p. 29.

19: R. A. Hall, Jr., *l. c.*, p. 19.

Comme nous l'avons déjà dit, les faits de vocabulaire doivent être écartés d'une discussion concernant l'origine de n'importe quelle langue. Autrement, on risque de considérer le français comme une continuation du champenois, du gaulois ou du pré-indo-européen, étant donné qu'en français il existe, en effet, des mots provenant du champenois, du gaulois et du pré-indo-européen.

Pour ce qui est des pluriels féminins en *-as* au lieu de *-ae*, V. Väänänen²⁰ pense que «très probablement l'analogie du singulier nom. *filia* – acc. *filia(m)* et du pluriel de la 3^e déclinaison nom.-acc. *mātrēs* n'est pas à exclure. Mais l'analogie à elle seule ne saurait suffire pour expliquer la fortune de cette forme. On a plutôt affaire à un provincialisme qui a fait tache d'huile, sorti du contact avec des parlers italiques, qui avaient conservé le nom.pl. indo-européen en *-ās*, cf. osque *scriftas*, ombr. *urtas* 'ortae'.» Cette hypothèse nous paraît peu convaincante parce que si, au lieu d'examiner un cas particulier, nous envisageons une masse de faits, nous serons obligés de constater qu'il n'existe pas un seul cas sûr où il soit nécessaire de faire remonter une forme romane au latin archaïque; au contraire, tout indique que les formes attestées dans les parlers romans les plus divers proviennent de *dicō*, et non pas de *deico*, de *ūnum*, et non pas de *oino*, de *multum*, et non pas de *moltom*, de *bonus*, et non pas de *buenos*, de *jūmenta*, et non pas de *iouxmenta*, de *vultus*, et non pas de *voltos*, etc.²¹.

E. Coseriu²² considère la désinence du parfait *-ērunt* comme venant du latin archaïque. En réalité, il est difficile de dire s'il y a un lien génétique entre les formes du type *laudāvērunt*, attestées dans Plaute, et les formes romanes du type *louèrent*. Le déplacement de l'accent peut être dû soit à l'analogie des formes *laudāvī*, *laudāvit*, *laudāvimus*, soit à la chute irrégulière de *-ve-* (cf. *laudāvisti* > *louas*), qui, à notre avis, s'explique par un développement dû à la fréquence. Ce développement n'épargne pas même les voyelles toniques, cf. *inde* > it. *ne*, *ibī* > *vi*, *quadrāgintā* > *quaranta*. – L'assertion d'E. Coseriu disant que «*vester* vuelve, por analogía con *noster*, a la forma arcaica *voster*»²³ est un peu ambiguë. Aussi faut-il constater expressément que fr. *votre*, it. *vostro*, etc. proviennent d'une forme qui, tout en ressemblant, par hasard, à une forme du latin archaïque, est une innovation par rapport au classique *vestrum*. Enfin, le même auteur fait remarquer que «en los

20: V. Väänänen, *o. c.*, p. 115–116 et 118.

21: C. Battisti, *o. c.*, p. 40.

22: E. Coseriu, *o. c.*, p. 96.

23: E. Coseriu, *o. c.*, p. 116.

casos oblicuos de *iste, ille*, el acento final tiende a pasar a la última sílaba (en Plauto se encuentran *illum e illúm*)»²⁴. Une fois de plus, il faut constater que, bien que ce trait se rencontre déjà dans Plaute, l'accentuation *illúm* constitue une innovation par rapport à l'accentuation classique *illum*.

Outre les différences de vocabulaire, de syntaxe et de formation des mots, qui n'ont aucune importance pour ce qui est de l'origine d'une langue, et outre les traits qu'on a tort de faire remonter au latin archaïque, on mentionne encore une troisième catégorie de particularités qui doivent témoigner de ce que les langues romanes ne viennent pas du latin classique. Il s'agit de nombreuses irrégularités de développement du type *habeō > ai*, *cōnsobrīnum > cousin*, *scrīb-ēbat > écriv-ait*, *cant-āvit > chant-a*. Faute de savoir les expliquer, on les met sur le compte du latin vulgaire, en inventant légion de formes à astérisques, mais sans entrer dans le détail. Par exemple, personne n'a essayé d'expliquer par quel miracle **cantát* a pu devenir en français *chanta* et en roumain *cîntă*, si *cantátum* a abouti respectivement à *chanté* et *cîntat*. En réalité, toutes ces formes proviennent du latin classique, tandis que leur aspect anormal s'explique par un développement phonétique irrégulier dû à la fréquence²⁵.

Somme toute, notre réponse à la question posée dans le titre du présent article est nette: comme, dans les langues romanes, tous les phonèmes²⁶ et tous les morphèmes flexionnels remontent au latin classique (abstraction faite, évidemment, des phonèmes et des morphèmes empruntés à une date postérieure comme le phonème a. fr. *h* ou la désinence roum. *-o*), les langues romanes proviennent du latin classique. Les différences entre le latin classique et le latin vulgaire sont les suivantes:

1. Le latin classique est plus ancien que le latin vulgaire.
2. Le latin classique est homogène, tandis que le latin vulgaire est différencié dans le temps et dans l'espace.
3. Le latin classique est attesté, alors que les formes du latin vulgaire sont partiellement attestées et partiellement reconstituées, et par là sujettes à caution.

24: E. Coseriu, *o. c.*, p. 97.

25: W. Mańczak, *Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence*, Cracovie, 1969.

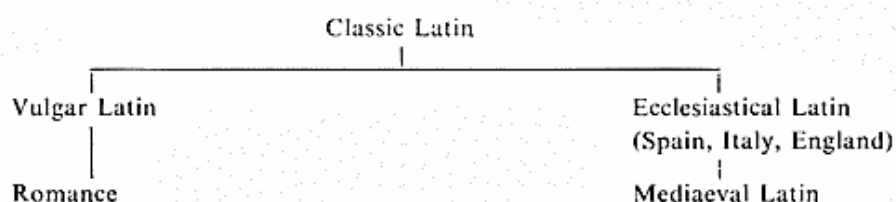
26: J. Safarewicz, *A quelle époque commence le latin dit vulgaire*, Studi linguistici in onore di V. Pisani, Brescia, 1969, p. 872, essaie de prouver que «le latin littéraire de l'époque classique présentait dans son système phonologique au moins deux traits qui le séparaient de la langue parlée d'alors», mais son argumentation ne nous convainc pas.

Voilà les raisons qui expliquent pourquoi il faut asseoir la grammaire comparée des langues romanes sur la base solide que constitue le latin classique et regarder le latin vulgaire comme nom collectif désignant les phases intermédiaires entre le latin classique et les langues romanes²⁷.

Nous avons eu grand plaisir à constater que certains chercheurs sont arrivés à la même conclusion. Voici ce qu'écrivait F. Eyssenhardt²⁸ il y a presque cent ans:

«Bald wird behauptet, es sei in den Romanischen Sprachen ein bedeutender, um es mit einem Worte zu bezeichnen, barbarischer Bestandteil vorhanden, bald sollen die sämtlichen, hier in Frage kommenden Sprachen aus einer neben dem gebildeten Latein der höheren Stände und der Gelehrten herlaufenden «Volkssprache, *lingua vulgaris* genannt», entstanden sein. Dass die Romanischen Sprachen aus einem neben der Schriftsprache herlaufenden Vulgärjargon, einem Nebendialekte, entstanden sind, kann man nur behaupten, wenn man zwei Hauptgesichtspunkte völlig ausser Acht lässt. Erstens müsste dieser angebliche Dialekt überall derselbe gewesen sein, da eine grosse Anzahl von Worten sämtlichen Romanischen Sprachen gemeinsam sind: war jener Dialekt aber in allen Provinzen derselbe, so konnte er nimmermehr aus den Sprachen jener Länder entstehen; welchen andern aber konnten die Römischen Beamten, Soldaten und Kaufleute den Provincialen wohl bringen als den in Italien gesprochenen, das heisst das Lateinische? Wie es aber in Italien aussah, das lehren uns doch zur Genüge, um nur eins anzuführen, die in Pompeji gefundenen Kritzeleien und Pinselleien an den Wänden so vieler Häuser... Niemand hat in ihnen irgend eine Spur von einem andern Idiom gefunden als das war, dessen sich Virgil und Ovid bedienten.»

En outre, dans un livre plus récent, celui de H. F. Muller et P. Taylor²⁹, on trouve le schéma suivant:



27: Ce qui est important, c'est le fait que le postulat de prendre le latin classique comme point de départ de la grammaire comparée des langues romanes ou de la grammaire historique d'une langue romane est réalisable, témoin notre manuel de *Phonétique et morphologie historiques du français*, Łódź, 1962, où nous nous sommes appuyé «aussi peu que possible sur des formes non attestées» (p. 4).

28: F. Eyssenhardt, *Roemisch und Romanisch*, Berlin, 1882, p. 127-128. Voir aussi son article *Der Ursprung der Romanischen Sprachen*, Nord und Süd, XII, 1880, p. 404-413.

29: H. F. Muller et P. Taylor, *A Chrestomathy of Vulgar Latin*, Boston, 1932, p. IV.

Reste à expliquer comment est né le mythe selon lequel les langues romanes proviendraient du latin vulgaire, et non du latin classique. Pour répondre à cette question, il suffit de considérer que cette opinion est bien antérieure à la naissance de la grammaire comparée des langues romanes. Or, ce qu'oublient les structuralistes, générativistes, etc., c'est que le XIX^e siècle a eu le grand mérite d'introduire, dans différentes disciplines, y compris la linguistique, la notion d'évolution, tandis qu'auparavant on avait une vision du monde plutôt statique. Avant Darwin, il était inconcevable que toutes les espèces végétales et animales n'aient pas existé dès le début du monde; de même, les hommes de la fin du Moyen Age avaient de la peine à admettre que la seule langue latine ait pu se scinder en plusieurs langues romanes. Il leur était plus facile d'imaginer que la différenciation de la Romania, dont ils étaient conscients, ne faisait que prolonger une différenciation remontant à l'antiquité. Par inertie mentale, ce mythe se maintient jusqu'à nos jours.

Witold Mańczak

CRACOVIE